

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES HEURES INCERTAINES

*

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Toi seul

Les Rêves de nos mères – Tome 1

Les Cendres sous les coquelicots – Tome 2

CARINE PITOCCHI

LES HEURES INCERTAINES

Les Rêves de nos mères – Tome 3

Roman

Volume 1



© Charleston,
une marque des éditions Leduc, 2023.
© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0659-9

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

« La paix de Versailles contenait déjà en elle la Seconde Guerre mondiale. Fondée ouvertement sur la force. Elle proclamait l'Évangile auquel allait se référer tout coup de force. »

Ernst Jünger

« La privation économique s'aggrave insensiblement, et tant que les hommes la supportent avec patience, le monde extérieur ne s'en soucie guère. Les capacités physiques et la résistance à la maladie diminuent lentement, mais la vie continue tant bien que mal, jusqu'à ce que les limites de l'endurance soient finalement atteintes, et que les suggestions du désespoir et de la folie tirent les malheureuses victimes de l'état léthargique qui précède la crise. L'homme alors se secoue et les liens de la coutume se défont. Le pouvoir des idées étant souverain, il écoute n'importe quel mot d'ordre d'espoir, d'illusion ou de vengeance qui est dans l'air. »

John Maynard Keynes

La musique qui a accompagné l'écriture
de ce roman : la BO du film *The Return* de
Dario Marianelli

1

Plaine de Munchhausen, 13 décembre 1918

Ils étaient 12 000 ce jour-là, 12 000 parmi lesquels les cent soixante-dix Hellfighters survivants. Un surnom qui leur avait été attribué par les troupes allemandes quand elles les avaient vus fondre sur eux. « Les soldats de l'enfer. » Des hommes à la peau noire qui n'avaient jamais reculé ou cédé un seul pouce de la terre qu'ils défendaient. Cette terre de France que, pour un temps, ils avaient faite leur.

Jackson, les larmes aux yeux, regardait devant lui, flotter au vent, le drapeau américain. Il leva le visage vers le ciel en espérant que, de là où il était, son père pouvait le voir. En ce jour de décembre étonnamment doux, le son des clairons accompagnait l'approche du général Lebouc dans sa tenue d'apparat. Monté sur un étalon blanc, il galo-

paît le long des colonnes d'hommes en les saluant de la main. Le cœur serré, Jackson retint sa respiration à son passage. Ces officiers français savaient-ils seulement ce qu'ils avaient fait naître parmi les hommes du 369^e régiment d'infanterie américain ? Lebouc mit pied à terre. L'air grave, il fit un signe pour qu'on lui apporte les décorations. Arthur Little, Woodell Pickering firent un pas. Lebouc, ému, leur épingla la croix de guerre française en les embrassant sur les joues. Tous ici savaient qu'ils entraient dans l'histoire. L'histoire d'hommes de couleur dont l'armée américaine ne voulait pas mais qui étaient pourtant glorifiés par la plus grande armée du monde. Un bouleversement. Lebouc énonça à voix haute les faits d'armes du « Old 15th » puis se dirigea vers la bannière étoilée, qu'il décora à son tour, honorant ainsi tout le régiment. La France les élevait, eux, les enfants des quartiers pauvres et noirs de Harlem, au rang de héros.

Premiers sammies à avoir franchi le Rhin. Épuisés, décimés, leurs effectifs lourdement entamés, « les soldats de l'enfer » avaient vaincu. Vaincu les Allemands, et pour un instant, la ségrégation. Pour le général Pershing, commandant des forces américaines en France, ils restaient malgré tout « une bande de nègres mal dégrossis ». Le bouc et la France, eux, les célébraient comme s'ils étaient les enfants de cette patrie de l'autre bout du monde. Un tout dernier jour de dignité sous protection française. Leur retour sous giron américain serait difficile. On leur ferait payer. Rien n'avait changé, si ce n'était eux. Eux et leur soif d'égalité. Ils voulaient, en rentrant aux États-Unis, ne plus être obligés de passer par les portes de derrière, utiliser les mêmes accès que les Blancs, agir comme ils l'avaient fait sur le sol de France. Comme chez Mme Fernande. Jackson eut une pensée pour les habitants de Saint-André-en-Barrois, pour Florine, les enfants et son nouvel ami qui parlait si

bien l'anglais, Antoine. S'en était-il sorti et pourraient-ils, lui et la jolie institutrice, se retrouver ? Jackson les imaginait mariés dès l'année suivante. En ce qui le concernait, Ma' et le meilleur pain de viande des États-Unis l'attendaient. Il sourit alors qu'ils rompaient les rangs, la cérémonie touchant à sa fin. Suivirent les embrassades et congratulations, et Jackson fixa la place à sa droite où Marcus, son ami, son frère d'arme, tué lors du tout dernier assaut, ne se trouvait plus. Il était mort dans ses bras. Devant Jackson s'ouvrait un nouveau monde porté par le désir de paix. Une paix fragile à bâtir entre des peuples orphelins de leurs empires. Tout restait à construire ; à des siècles d'hégémonie impériale succédait l'inconnu.

Absorbé dans ses réflexions, le jeune soldat resta sans bouger, jusqu'à ce qu'on vienne le chercher.

– Hé, Jackson, tu viens ? On doit y aller.

– Tu as réussi à savoir où ils nous envoyaient ?

– Pas au pays en tout cas. On doit marcher vingt kilomètres jusqu'à Roderen.

La neige commença à tomber alors qu'ils se mettaient en route. Le lieutenant Goubert les rejoignit avant qu'ils ne quittent le campement.

– Ce fut un honneur de servir à vos côtés, dit-il en anglais.

– Pour nous aussi, mon lieutenant, répondit Little.

– J'espère que ça ira pour vous.

– On fera ce qu'il faut pour, mon lieutenant.

Ils se serrèrent la main, la gorge nouée. Goubert connaissait le traitement que l'on réservait aux hommes de couleur dans l'armée de Pershing. Il l'avait découvert en tombant sur une circulaire portant sur les troupes noires américaines sous commandement français au mois d'août 1918. On leur demandait de cesser de les traiter familièrement. Certaines phrases s'étaient imprimées au fer rouge dans son esprit : « Les

nègres représentent un danger de dégénérescence, si une séparation inexorable n'est pas faite entre Noirs et Blancs. » L'armée française heurtait l'opinion publique américaine parce qu'elle était trop indulgente envers « les individus noirs ». Le document reprenait des thèses fantaisistes sur les prétendus « vices des nègres ». L'intimité entre officiers français et officiers noirs blessait les officiers blancs américains qui, ne supportant d'être traités sur un pied d'égalité, se sentaient profondément offensés. Le dernier paragraphe concernait les populations civiles, trop enclines à « gêner les nègres ». Le 7 août, cette note avait atterri entre les mains des officiers français ; le 12, le général Vidalon demandait son retrait et sa mise sous pli confidentiel. Mais le choc, pour ceux qui en avaient eu connaissance, avait été conséquent.

Longfield, Royaume-Uni, 15 décembre 1918

La nuit qui avait suivi le bal des serviteurs, Emily n'avait pas fermé l'œil. Elle sentit le bras de son mari lui enserrer la taille.

– Tu es réveillée, ma chérie ?

Elle se tourna vers lui pour poser son front contre le sien.

– Oui, murmura-t-elle.

– Tu n'as pas dormi non plus ?

– Non. Je voudrais que cette journée n'ait jamais lieu.

– Je sais...

– Ils avaient tous l'air si heureux hier soir.

Archie, malgré les circonstances, sourit.

– Je crois bien qu'il se passe quelque chose entre le chauffeur et la cuisinière, dit-il, faisant référence à la coupe de champagne que Mrs Alder avait laissé échapper quand